

Haimatochare

Adelbert von Chamisso

Publication: 1819

Source : Livres & Ebooks

Il a fallu une singulière personnalité à Hoffmann pour couvrir les nombreux emprunts qu'il fit de côté et d'autre. Peu d'hommes ont moins inventé que lui, car il s'appropriait non-seulement des sujets, mais des types avec autant de sans-gêne que Molière. C'est ce qui explique ces lectures perpétuelles, qu'on peut voir indiquées dans ses cahiers de notes.

*Quand son esprit ne le meublait pas en contemplant des caricatures favorites telles que celles de Callot et d'Hogarth, il allait au butin dans les œuvres de Lewis, de Gozzi, de Shakespeare, de Schiller, de Voltaire, de Diderot, etc. ; mais l'homme qui lui était le plus utile était ce Français-Allemand, Chamisso, dont l'œuvre est inconnue dans sa patrie, la France, et qui aura du moins la gloire d'avoir été un des plus fidèles amis de Théodore Hoffmann. Chacun sait que le fameux type de Pierre Schlemil, l'Homme qui a perdu son ombre, appartient en propre à Chamisso ; ce poète avait-il trouvé ce type dans ces nombreuses traditions allemandes recueillies plus tard par les frères Grimm, et qui ne sont qu'un échantillon des richesses populaires de la littérature allemande ? On ne sait rien là de positif ; toujours est-il qu'Hoffmann s'empara du Pierre Schlemil de son ami et l'intercala avec un grand bonheur dans la Nuit de la Saint-Sylvestre, pour faire pendant à l'Homme qui a perdu son reflet. Le reflet perdu n'est qu'une conséquence de l'ombre vendue ; sans la création de Chamisso, Hoffmann n'eût pas trouvé la sienne ; mais aussi avec quel art sont mises en présence ces deux figures étranges. Combien est heureuse la mise en scène de ce petit drame ! Et dès les premières lignes, aussitôt que l'entrée de la cave a été dépeinte, comme on se sent pris par ces fumées vagues de fantastique et d'extraordinaire sortant de cette petite cave. On a voulu donner une esthétique du fantastique, et l'on n'a enseigné que le procédé du fantastique. Un être rangé, froid, les oreilles rouges, ayant du ventre, égoïste et spirituel, si le vent du succès tourne aux œuvres d'Hoffmann, s'assied devant son bureau, taille une belle plume neuve, dispose un certain nombre de cahiers blancs devant lui et dit : La mode est au fantastique, je m'en vais faire du fantastique. En cherchant bien dans les revues, alors que les contes traduits par M. Loève-Weymar étaient dévorés par la France entière, on trouverait des rapsodies signées Hoffmann et qui sont de M. ***. Mais la puérité, le bizarre cherché, l'homme qui se bat les flancs fantastiquement se voient dans chacune de ces lignes. La manière d'Hoffmann est une de celles qui peut le moins être imitée. Aucune manière ne s'imité, celle-là moins que tout autre. Partout où il y a procédé, l'œuvre contient son poison qui la fane et l'accable. On ne manquera pas de me dire qu'Hoffmann a emprunté à Gozzi quelques-unes de ses terreurs, quelques-uns de ses malheurs ou visions qui atteignent souvent les héros de ses contes, mais c'est qu'Hoffmann avait des analogies de tempérament avec Gozzi, c'est que lui aussi ressentait également ces terreurs, ces visions, c'est qu'elles se décuplaient chez lui, et sa vie en est une preuve. Et il craignait si peu de paraître copier*

Gozzi, Lewis et d'autres, qu'il les cite à tout propos dans ses œuvres.

Aussi était-il permis à Hoffmann de s'emparer d'un sujet de conte, d'un type, car il le grandissait, le colorait à sa manière, le rendait sien et l'absorbait comme S[h]akespeare absorbait les nouvelles de Bandello.

Datura fastuosa démontre la manière de composer d'Hoffmann. Chamisso lui avait donné l'idée du conte ; mais l'idée mère ne suffisait pas encore au romancier qui, dépourvu de grandes connaissances en histoire naturelle, allait quêter des renseignements et des détails auprès du célèbre naturaliste Lichtenstein, professeur à Berlin. La lettre suivante explique mieux l'affaire :

« Chamisso, écrivait Hoffmann à Lichtenstein en 1818, m'a laissé en legs l'idée d'un conte que je suis justement en train de parachever. Un professeur de botanique meurt et laisse non-seulement une fort riche collection de plantes, mais de plus il a élevé dans une petite terre particulière des plantes et des arbres étrangers tout à fait rares. Dans le nombre se trouve un exemplaire dont on n'a jamais entendu dire qu'il prospérât, même en serre chaude, dans notre hémisphère. La veuve (une toute vieille femme) elle-même n'en sait rien, quoiqu'elle ait de profondes connaissances en botanique. Elle refuse même l'entrée de cette serre à l'élève du défunt, un jeune botaniste enthousiaste qui ne soupire qu'après cette rare plante exotique. Alors il se décide à épouser la veuve, malgré sa vieillesse.

»Je ne suis pas botaniste, il faut donc que je lise un livre de botanique et que je m'en nourrisse. Pourriez-vous me désigner une plante étrangère à laquelle Chamisso a peut-être pensé ? etc. »

Ainsi donc l'idée mère appartient à Chamisso ; les détails, la technologie à Lichtenstein. Et cependant Datura fastuosa est bien une création d'Hoffmann dont on sent la griffe, comme on dit.

Le conte intitulé Haimatochare est moins de son propre fonds ; il fut envoyé par Funck à Hitzig, qui entreprenait les œuvres posthumes. En 1819, le libraire de Bamberg, ayant l'intention de fonder un journal littéraire, s'adressa naturellement à Hoffmann le premier ; celui-ci, n'ayant aucun manuscrit prêt, envoya le conte d'Haimatochare avec l'avant-propos ci-après :

« Les lettres suivantes, qui donnent des explications sur le sort de deux naturalistes, me furent communiquées par mon ami Adalbert de Chamisso, à son retour du remarquable voyage dans lequel il avait fait une fois et demie le tour du globe.

Elles semblent bien dignes de la publicité. On y voit avec tristesse et même avec horreur combien l'événement le plus innocent peut quelquefois rompre violemment les liens de la plus intime amitié et convertir en un malheur déplorable les choses qu'on était en droit de regarder comme des meilleures et des plus utiles.»E. T. A. Hoffmann. »Je crois curieux et important de donner ici cette nouvelle de Chamisso et de faire connaître en France un échantillon de ce charmant esprit champenois, qui avait porté en Allemagne le naturel français, en le revêtant de formes nouvelles. J'engage les personnes curieuses d'humourisme à lire quelques nouvelles d'Edgar Poe, et à mettre en regard la fantaisie américaine avec la fantaisie franco-allemande de Chamisso ; de même il serait intéressant d'étudier la parenté qui semble s'établir par instant entre le russe Nicolas Gogol et Hoffmann. Haimatochare n'a jamais été imprimé dans les œuvres de Chamisso et était depuis vingt ans dans les tiroirs du libraire Funck, quand la publication des Œuvres posthumes d'Hoffmann vint tirer ce conte spirituel de la poussière.

Votre Excellence a daigné ordonner que mon ami, M. Broughton, fît partie de l'expédition dirigée sur O-Wahu, en qualité de naturaliste. C'était depuis longtemps mon plus ardent désir de retourner à O-Wahu, car la brièveté de mon dernier séjour ne m'a pas permis de pousser jusqu'à des résultats positifs quelques observations d'histoire naturelle fort importantes. Ce désir maintenant se ravive doublement, car M. Broughton et moi sommes étroitement liés par la science et l'ardeur des recherches ; nous avons l'habitude déjà depuis longtemps de faire nos observations en commun et de nous aider réciproquement en nous communiquant à l'instant même nos découvertes. Je prie donc Votre Excellence de vouloir bien agréer que j'accompagne mon ami Broughton dans l'expédition d'O-Wahu.

Avec respect, etc.

J. Menzies.

P. S. J'unis mes prières à mes vœux à ceux de mon ami Menzies pour que Son Excellence lui permette de venir avec moi à O-Wahu. Ce n'est qu'avec lui, c'est seulement quand son affection accoutumée seconde mes efforts que je puis réaliser les découvertes que le gouvernement attend de moi.

A. Broughton.

C'est avec un vif plaisir que je remarque, Messieurs, de quelle étroite amitié vous a liés la science, et je ne doute pas que d'une aussi belle union, de tels efforts concentrés, on ne puisse attendre les plus riches et les plus brillants résultats. Aussi par ces motifs, bien que l'équipage du *Dis[c]overy* soit complet et que le navire ait peu de places, j'autorise M. Menzies à accompagner l'expédition de O-Wahu, et je vais faire parvenir au capitaine Bligh les ordres nécessaires.

le Gouverneur.

Tu as raison, mon cher ami, la dernière fois que je t'écrivis, j'étais vraiment sous le coup de quelque accès de spleen. La vie à Port-Jackson m'était insupportable ; je pensais avec impatience à mon beau paradis, ce charmant pays d'O-Wahu que je venais de quitter depuis peu. Mon ami Broughton, un savant et en même temps un galant homme, était le seul qui pût me rasséréner et m'entretenir dans un enthousiasme scientifique ; mais lui-même s'ennuyait également à Port-Jackson, qui ne peut fournir matière à nos recherches. Si je ne me trompe, je t'ai écrit précisément qu'on avait promis au roi d'O-Wahu, nommé Téimotu, un beau navire qui devait être construit et équipé à Port-Jackson. Cela eut lieu en effet ; le capitaine Bligh recut l'ordre de conduire le navire à O-Wahu et d'y séjourner quelque temps pour lier plus étroitement amitié avec le roi Téimotu. Comme mon cœur battait de joie à cette nouvelle, car je me croyais certain de faire partie de l'expédition ! Mais un coup de foudre qui traverse tout à coup un ciel pur ne m'aurait pas frappé davantage que cette annonce enjoignant à Broughton de s'embarquer seul. *La Découverte*, destinée à l'expédition d'O-Wahu, est un navire de moyenne grandeur qui ne peut guère recevoir de personnes que l'équipage nécessaire, aussi espérais-je d'autant moins faire prévaloir mon désir d'accompagner Broughton ; mais le noble caractère qui a partagé avec moi son cœur et son âme a appuyé si chaudement mon désir, que le gouverneur y a accédé. Par l'en-tête de cette lettre, tu vois que Broughton et moi venons de nous mettre en voyage. Oh ! la belle vie qui m'attend ! Je me sens le sein gonflé d'espoir et d'impatience, quand je pense, chaque jour, à toute heure, combien la nature va m'ouvrir son riche sanctuaire où je pourrai m'approprier tel bijou qui n'aura jamais été découvert et appeler miennes des merveilles qui n'auront même pas été entrevues de personne !

Je te vois sourire ironiquement de mon enthousiasme ; je t'entends dire : - Bon, le voilà qui va revenir avec une manie toute nouvelle en poche ; mais si je lui demande quelque chose des goûts, des mœurs, des coutumes, des manières de vivre de ces peuples étrangers qu'il aura vus, si je veux connaître quelques détails intimes tels qu'on ne les trouve que dans mille relations de voyages et comme on ne peut les apprendre que de bouche à bouche, le voici qui me montre un manteau

et un collier de corail. Sur tout le reste, il ne sait que me dire ; au milieu de ses cirons, de ses scarabées, il oublie les hommes.

Oui, je le sais, tu trouves singulier que j'applique toutes mes recherches au règne des insectes, et à cela je ne puis te répondre que la puissance éternelle a ainsi disposé de mes attractions au plus profond de mon être, et que les attractions ne peuvent aboutir que là. Mais tu n'as pas à me reprocher que ce fait, qui te semble si étrange, me lasse négliger les hommes, mes parents et mes amis. - Jamais je n'en arriverai à imiter le vieux lieutenant-colonel hollandais dont je veux te raconter l'histoire, afin que tu ne puisses établir aucune comparaison entre lui et moi. Cette histoire me revient à ce moment à l'idée avec tous ses détails. Le vieux lieutenant-colonel (j'ai fait sa connaissance à Königsberg) était, pour ce qui concernait les insectes, le plus zélé et le plus infatigable naturaliste qui se pût voir. Tout le reste du monde était mort pour lui ; et les seuls rapports qu'il avait avec les hommes révélaient l'avarice la plus insupportable, la plus ridicule. En même temps, il était pris de l'idée fixe qu'un jour il serait empoisonné par du pain blanc. Tous les matins il pétrissait lui-même son pain, l'emportait avec lui dans les maisons mêmes où il était invité à dîner, et on ne put jamais le persuader de manger d'autre pain. Une seule circonstance peut te suffire comme preuve de son avarice : dans les rues il marchait lentement en écartant les bras de son corps le plus qu'il pouvait afin de ménager le corps de son uniforme. Mais revenons à l'affaire ; ce vieux colonel n'avait d'autres parents sur la terre, qu'un frère plus jeune qui vivait à Amsterdam. Depuis trente ans les deux frères ne s'étaient pas vus, quand l'Amsterdamois, poussé par le désir d'embrasser son aîné, entreprit le voyage de Königsberg. Il entre dans la chambre du colonel qui était pour l'instant assis devant sa table, la tête penchée en avant, contemplant à travers une loupe un petit point noir sur une feuille de papier blanc. Le frère pousse un cri de joie et veut se jeter dans les bras du colonel, mais celui-ci, sans détourner les yeux du petit point, lui fait un signe de la main pour l'empêcher d'avancer et lui impose silence avec des st-st-st répétés. « Frère, qu'est-ce que tu fais là ? s'écrie l'Amsterdamois. Georges est là, ton frère qui est venu exprès d'Amsterdam pour te voir, toi qu'il n'a pas vu depuis trente ans et qu'il voulait revoir au moins encore une fois. » Mais le vieux colonel reste immobile et chuchotte : « St-st-st ! la bête se meurt. » Alors seulement le frère comprit que le point noir était un petit ver qui se tordait dans les convulsions de la mort, et respectant la passion du colonel, il s'assied silencieusement à côté de lui ; mais quand enfin une heure s'écoula avant que le colonel s'embarassât de regarder son frère, celui-ci se lève de sa chaise avec impatience, quitte la chambre avec un gros juron hollandais, et part à l'instant même pour retourner à Amsterdam, sans que le colonel y prit garde le moins du monde.

Demande-toi, Édouard, si tu entrerais dans ma cabine et si tu me trouvais en contemplation de quelque insecte remarquable, crois-tu que je resterais immobile à regarder l'insecte ou que je me jetterais dans tes bras? Il faut bien penser, mon cher ami, que le règne des insectes est justement le plus merveilleux, le plus mystérieux de toute la nature. Si mon ami Broughton a affaire au monde des plantes et des animaux complètement formés, moi, au contraire, je suis établi dans la patrie des êtres étranges et inconnus qui forment la transition et le lien entre les deux mondes. Mais je m'arrêtais pour ne pas t'ennuyer et ajoute seulement, pour tranquilliser et réconcilier ton âme poétique avec moi, qu'un spirituel poète allemand nomme les insectes dans la parure de leurs belles couleurs nuancées, « des fleurs -devenues libres. » Récrée-toi de cette belle image.

Et au fond, pourquoi tant de paroles pour justifier mon penchant? Ne serait-ce pas pour me faire croire à moi-même que la simple et générale envie de recherches me pousse irrésistiblement à O-Wahu, et que ce n'est pas plutôt l'étrange pressentiment d'un événement inouï à la rencontre duquel je marche. Oui, Édouard, dans cet instant même ce pressentiment s'empare de moi avec une telle puissance, que je suis incapable d'écrire davantage. Tu vas me croire un rêveur fou, mais il en est ainsi. Je lis distinctement dans mon âme qu'à O-Wahu m'attend le plus grand bonheur - ou ma perte inévitable.

Ton plus fidèle, etc.

John Menzies.

Non, je ne suis pas un rêveur, mais il y a des pressentiments, - des pressentiments qui ne trompent pas! - Édouard, je suis l'homme le plus heureux qu'il y ait sous le soleil, élevé à l'apogée de mon existence. Mais comment te raconter tout cela, te faire sentir en entier toutes mes délices, mon ravissement inexprimable? Il faut me recueillir; je veux essayer si je suis en état de te décrire tranquillement comment cette aventure s'est passée.

Non loin de Hanaruru, résidence du roi Téimotu, qui nous a accueillis amicalement, se trouve une belle forêt. C'est là que j'allais hier, au moment où le soleil était sur le point de se coucher. J'avais le projet d'attraper s'il était possible, un papillon fort rare (son nom ne t'intéresserait pas), qui ne commence sa course vagabonde et circulaire qu'après le coucher du soleil. Il faisait un air étouffé rempli de l'arôme voluptueux des herbes parfumées. Quand j'entrai dans la forêt, je me sentis pris d'une étrange et douce angoisse; de mystérieux frissons m'agitaient, qui se fondaient en aspirations indéfinies. Le papillon de nuit, pour lequel j'étais

venu, s'éleva tout près de moi ; mais mes bras pendaient sans force, comme paralysés, je me sentais cloué au sol, j'étais incapable de poursuivre le papillon qui folâtrait au loin dans la forêt. Alors je me sentis entraîné comme par des mains invisibles dans un bosquet qui me chantait, par ses bruissements, de douces paroles d'amour. À peine entré, je vois, ô ciel ! - sur un tapis bigarré de brillantes plumes de pigeon, et couchée, la plus mignonne, la plus belle, la plus gracieuse insulaire que j'aie jamais rencontrée. Non, rien que ses contours extérieurs indiquaient que cet être parfumé appartenait à la race des insulaires d'ici. La couleur, la forme, la physionomie, tout était d'ailleurs différent. Un délicieux saisissement me coupa d'abord la respiration ; je m'approchai avec précaution de la petite : elle semblait dormir. Je la pris et l'emportai ; le plus précieux joyau de l'île était à moi ! Je la nommai Haimatochare ; je construisis une petite chambre tapissée de papier d'or, je préparai un lit des mêmes plumes de pigeon bigarrées et brillantes sur lesquelles je l'avais trouvée. Elle paraît me comprendre et sentir ce qu'elle est pour moi ! Pardonne-moi, Édouard, je te dis adieu, il faut que j'aille voir ce que fait cet être chéri, mon Haimatochare ; - j'ouvre sa petite chambre, - elle est couchée sur son lit, - elle s'amuse avec les jolies plumes. Ô Haimatochare ! - Adieu, mon Édouard. John Menzies.

Le capitaine Bligh a informé Votre Excellence de notre heureux voyage, et il n'aura certainement pas manqué de louer la manière amicale avec laquelle le roi Téimotu nous a accueillis. Téimotu est ravi du riche cadeau que Votre Excellence lui a fait, et répète à chaque instant que nous pouvons disposer comme de notre propriété de toutes les productions utiles ou agréables de l'île qu'il gouverne. Le manteau rouge brodé d'or a fait une si profonde sensation sur la reine Kahumanu, qu'elle en a perdu sa sérénité habituelle pour tomber dans de singulières pratiques. Elle va de grand matin dans l'endroit le plus profond, le plus solitaire, le plus épais de la forêt, et s'exerce à des poses théâtrales en drapant son manteau, tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre ; ces poses, elle les répète le soir, devant la cour assemblée. En même temps elle tombe dans des accès d'étranges désolations, qui ne causent pas peu de soucis au bon Téimotu. J'ai cependant réussi quelquefois à égayer la reine désolée par un déjeuner de poissons grillés qu'elle aime beaucoup, et si elle boit après ce repas un bon verre de gin ou de rhum, sa douleur est vraiment soulagée d'une façon marquante. Il est singulier que Kahumanu court partout après notre Menzies, et quand elle se croit inaperçue, elle envoie des baisers en l'appelant des plus doux noms. Je suis tout disposé à croire qu'elle l'aime en secret.

En outre, je suis très-fâché d'avoir à mander à Votre Excellence que Menzies, dont je n'attendais que de bons offices, me gêne plus qu'il ne m'aide dans mes re-

cherches. Il ne paraît pas vouloir répondre à l'amour de Kahumanu ; au contraire, une folle passion, même condamnable, s'est emparée de lui et l'a entraîné à me jouer un tour très-abominable qui peut, si Menzies ne revient pas de son erreur, nous brouiller à tout jamais. Je regrette maintenant d'avoir prié Votre Excellence de lui permettre de suivre l'expédition à O-Wahu ; mais comment pouvais-je croire qu'un homme que j'avais éprouvé depuis tant d'années pouvait tout à coup changer de la sorte par un étrange aveuglement. Je me permettrai de donner à Votre Excellence des détails plus circonstanciés de cet événement si blessant pour moi, et si Menzies ne devait point réparer sa faute, je prierai Votre Excellence de m'accorder votre protection contre un homme qui se permet d'agir en ennemi là où il fut accueilli avec une amitié sans bornes.

Avec un profond respect...

A. Broughton.

Non, je ne puis le supporter plus longtemps ; tu m'évites, tu me jettes des regards dans lesquels je lis la colère et le mépris, tu parles d'infidélité, de trahison d'une telle manière que je suis obligé de m'appliquer ces mots ! Et cependant je cherche dans tout le domaine des possibilités sans y trouver la cause qui pourrait justifier en quelque façon ta conduite vis-à-vis de ton plus fidèle ami. Que t'ai-je fait ? qu'ai-je entrepris ? qu'est-ce qui t'a blessé ? Ce n'est peut-être qu'un malentendu qui te fais douter un instant de mon affection, de ma fidélité. Je t'en prie, Broughton, explique-moi ce malheureux mystère, sois encore à moi comme tu l'étais.

Davis, qui te remet cette feuille, a ordre de te prier de répondre à l'instant. Mon impatience devient pour moi un affreux tourment.

Menzies.

Et tu me demandes encore en quoi tu m'as offensé ! En vérité, cette candeur sied bien à qui a forfait à l'amitié. Que dis-je ? à l'amitié ? à toutes les lois consignées dans les constitutions civiles, - d'une façon révoltante. Tu ne me comprends pas : eh bien ! je vais te le dire tout haut. Puisse l'entendre le monde entier et frissonner de ton forfait ! Oui, je vais te le dire à l'oreille ce nom qui résume tout ton crime. - Haimatochare ! - Oui, tu l'as nommée Haimatochare, celle que tu m'as ravie, celle que tu caches loin du monde, celle qui est à moi, celle que je tenais à nommer *mienne* avec une douce fidélité, à nommer mienne dans des annales destinées à

durer éternellement. Mais non, je ne veux pas encore douter de ta vertu, je veux croire encore que ton cœur fidèle saura vaincre cette passion malheureuse qui t'entraînait dans un tourbillon rapide. Menzies, rends-moi Haimatochare, et je te presse sur mon sein comme mon plus fidèle ami, comme mon frère de cœur. Toute la douleur de la blessure que tu m'as faite par ton action imprudente sera oubliée. Oui, rends-moi Haimatochare !

Broughton.

Ami, quelle étrange démente s'est emparée de toi ! C'est moi, - moi que tu accuses d'avoir ravi Haimatochare, elle qui est d'une race qui ne te regarde en rien, Haimatochare, que j'ai trouvée libre, dans la libre nature, dormant sur le plus beau des tapis, moi, le premier qui la contemplai d'un regard amoureux, le premier qui lui donnai un nom, un rang ! - En vérité, si tu me crois ingrat, je dois te croire fou, puisque, aveuglé par une jalousie dévorante, tu oses prétendre à ce qui est devenu ma propriété et qui le sera toujours. Haimatochare est à moi, et je la nommerai mienne dans ces annales où tu te proposes de consigner tes vantardises en t'attribuant la propriété d'un autre. Jamais je ne souffrirai qu'Haimatochare me quitte ; je quitterai tout avec joie, pour mon Haimatochare, même la vie, qui ne peut s'embellir que par elle.

Menzies.

Brigand effronté ! Haimatochare ne me regarde en rien !!! Tu l'as trouvée en liberté ! - menteur ! Est-ce que le tapis sur lequel dormait Haimatochare n'était pas ma propriété ? ne devais-tu pas le reconnaître ? Et qu'ainsi Haimatochare appartenait à moi, - à moi seul ! Rends-moi Haimatochare, sinon je publie ton forfait devant l'univers entier. Ce n'est pas moi, c'est toi, - toi seul qui est aveuglé par une jalousie dévorante, - c'est toi qui veux t'emparer de la propriété d'autrui, mais tu ne saurais réussir. Rends-moi Haimatochare, ou je te déclare le plus vil fripon.

Broughton.

Triple fripon toi-même ! Avec ma vie seulement j'abandonnerai Haimatochare.

Menzies.

Ce n'est qu'en abandonnant la vie, fourbe, que tu abandonneras Haimatochare. C'est bien ! Ainsi donc demain soir, à six heures, sur la place déserte qui se trouve à l'entrée d'Hanaruru, non loin du volcan, les armes décideront à qui restera Haimatochare. Veille à ce que tes pistolets soient en état.

Broughton.

Je me trouverai à l'heure et à la place indiquées : il faut que Haimatochare soit témoin du combat qui décidera de sa possession.

Menzies.

Ce m'est un triste devoir que celui d'informer Votre Excellence de l'affreux événement qui nous a ravi deux hommes des plus estimables.

Il y avait longtemps que je remarquais, sans avoir pu deviner la cause, que MM. Menzies et Broughton, unis jusque-là de la plus étroite amitié, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme et ne pouvant jamais se séparer, étaient divisés. Ils finirent par s'éviter soigneusement et par échanger des lettres que notre pilote Davis portait de l'un à l'autre. Davis m'a raconté qu'à la réception de ces lettres, ils tombaient tous deux dans la plus grande agitation, et que Broughton surtout avait fini par jeter feu et flamme. Hier Davis s'aperçut que Broughton chargea ses pistolets et sortit de Hanaruru en toute hâte. Il ne put me trouver de suite ; aussitôt qu'il me transmit la supposition que Menzies et Broughton pourraient avoir un duel, je me rendis avec le lieutenant Collnet et M. Wisby, chirurgien du navire, sur la plage déserte qui se trouve non loin du volcan, à la sortie de Hanaruru ; car il me semblait en effet, dès l'instant qu'il s'agissait d'un duel, que c'était l'endroit qu'ils avaient dû choisir. Quelques moments avant d'y arriver, nous entendîmes une décharge, puis une autre immédiatement après. Nous accélérâmes le pas, et cependant nous arrivâmes trop tard : Menzies et Broughton étaient baignés dans leur sang ; celui-ci mortellement frappé à la tête, l'autre à la poitrine, tous deux ne donnant plus signe de vie. Ils s'étaient placés à dix pas à peine l'un de l'autre, et entre eux se trouvait le malheureux objet que les papiers de Menzies indiquent comme la cause de la haine et de la jalousie de Broughton. Dans un petit carton garni de beau papier doré, je trouvai, sous des plumes étincelantes, un petit insecte très-étrange de forme et de couleur, que Davis, qui est habile naturaliste, prétendit nous donner pour une sorte de pou, mais qui, quant à la couleur, à la forme singulière de l'arrière-train et des petits pieds, se différencie de toutes les petites bêtes de ce

genre découvertes jusqu'à ce jour. Sur le couvercle était écrit ce mot : *Haimatochare*. Menzies avait trouvé cette petite bête, inconnue jusqu'ici, sur le dos d'un pigeon tué à la chasse par Broughton, et il voulait l'introduire dans le monde des naturalistes, sous le nom bizarre de Haimatochare, comme en ayant fait le premier la découverte. Broughton, au contraire, prétendait que c'était lui qui l'avait le premier découvert, puisqu'elle se trouvait sur un pigeon tué par lui, et il voulait également s'approprier Haimatochare. De là, entre ces deux galants hommes, l'horrible dispute qui amena leur mort. Je vous ferai observer en passant que M. Menzies faisait provenir la petite bête d'une famille tout à fait nouvelle, dont elle forme le pivot : - *Pediculus pubescens, thorace trapezoideo, abdomine ovali posteriorius emarginato ab latere undulata etc., habitans in homine, Hottentottis, Groenlandisque escam dilectam præbens*, et plus loin : *Nirmus crassicornis, capite ovato oblongo, scutello thorace majore, abdomine lineari lanceolato, habitans in anate, Ansere et Bosrhade*.

À ces renseignements de M. Menzies, Votre Excellence daignera apprécier à quel point la petite bête est unique dans son espèce, et je prends la liberté, bien que je ne sois pas précisément naturaliste, d'ajouter que l'insecte attentivement observé à sa coupe, a quelque chose d'infiniment attrayant, dû surtout à des yeux limpides, aux jolies couleurs de son dos, et à une certaine désinvolture de mouvements toute particulière et charmante, qu'on n'a guère l'habitude de rencontrer dans de pareilles petites bêtes.

J'attends les ordres de Votre Excellence pour savoir si je dois expédier au musée la petite bête, bien emballée, ou si l'on doit précipiter au fond de la mer la cause de la mort de deux excellents hommes. En attendant la haute décision de Votre Excellence, Davis garde Haimatochare dans son bonnet de coton. Je l'ai rendu responsable de sa vie et de sa santé.

Daigne, Votre Excellence, agréer l'assurance, etc.

le capitaine Bligh.

C'est avec la plus grande douleur que j'ai appris, capitaine, la mort infortunée de nos deux vaillants naturalistes. Est-il donc possible que le zèle pour la science puisse pousser l'homme si loin qu'il oublie ce qu'il doit à Vamitié et même à la société ! J'espère que ces MM. Menzies et Broughton ont été enterrés de la manière la plus convenable.

En ce qui concerne Haimatochare, capitaine, je vous charge de la jeter à la mer, à la mémoire des infortunés naturalistes, avec les honneurs accoutumés.

le Gouverneur.

Les ordres ont été exécutés à l'égard de Haimatochare. En présence de tout l'équipage en habits de fête, ainsi que du roi Téimotu et de la reine Kahumanu, qui sont venus à bord avec plusieurs personnages considérables de la cour, Haimatochare fut retirée du bonnet de coton de Davis, au coup de six heures, par le lieutenant Collnet, et posée dans la boîte garnie de papier d'or, sa première demeure, qui devait maintenant lui servir de cercueil. Cette boîte a été attachée à une grosse pierre et jetée à la mer par moi-même au son de trois coups de canon. La reine Kahumanu entonna en même temps un chant auquel tous les O-Wahutois s'unirent, qui était aussi lugubre et terrible que l'exigeait la solennité. Ensuite on tira de nouveau trois coups de canon et on distribua de la viande et du rhum à l'équipage; des grogs et d'autres rafraîchissements furent servis au roi Téimotu, à Kahumanu, ainsi qu'aux autres O-Wahutois. La bonne reine est inconsolable de la mort de son cher Menzies. Pour honorer la mémoire de cet homme tant aimé, elle s'est plantée dans la fesse une grande dent de requin et souffre encore horriblement de cette blessure. Il me reste à mentionner que Davis, le fidèle gardien de Haimatochare, a prononcé un discours très-touchant dans lequel, après avoir décrit brièvement la vie de Haimatochare, il a démontré la fragilité des choses terrestres. Les matelots les plus durs ne purent retenir leurs larmes, et comme Davis poussait d'énormes sanglots pour impressionner davantage ses auditeurs, il arriva à faire hurler effroyablement tous les O-Wahutois, ce qui ne rehaussa pas médiocrement cette imposante solennité.

Agréez, etc...

le capitaine Bligh.